

Vers une psychophénoménologie II

Problèmes de validation

Publié en 1996 dans le n° 14 d'Expliciter

Pierre Vermersch

Le texte qui suit est l'esquisse d'un plan de rédaction sur le thème de la validation, sur les différents moyens que l'on peut mettre en oeuvre pour confirmer et/ou infirmer une description psychophénoménologique, sur leur différenciation éventuelle suivant la nature des analyses et le genre d'objet de recherche étudié.

La validation est ici conçue dans l'esprit d'une psychophénoménologie, c'est-à-dire dans le cadre d'une discipline empirique, basée sur un recueil de verbalisations descriptives, produites à partir d'un accès réfléchissant à l'expérience subjective. Classiquement cet accès est caractérisé comme un point de vue en première personne, ou encore le point de vue que seul peut avoir une personne sur sa propre expérience. L'aspect qualitatif de cette relation à sa propre expérience est probablement unique. Mais on ne peut que le supposer, l'établir supposerai la possibilité d'une comparaison véritable, que ne peut offrir le médium du langage. Dans une démarche de construction de connaissances scientifiques, cette expérience en première personne n'est exploitable que dans la mesure où elle est décrite, dans la mesure où elle est mise en mots et communiquée, même si ce discours ne restitue pas la totalité des finesses qualitatives de l'expérience subjective telle que chacun peut l'éprouver personnellement, intimement. Le matériau de base sur lequel travaillera le psychophénoménologue sera donc un discours descriptif. Descriptif de l'expérience subjective elle-même, ou tout au moins de la facette de cette expérience qui fait l'objet d'une visée descriptive, puisque toute description, comme tout accès ne délimiteront toujours qu'une partie de cette expérience cf. le schéma 1 en page 5.

Compte tenu de cette médiation linguistique obligatoire, la psychophénoménologie peut aussi prendre en compte la description de l'expérience en première personne de plusieurs personnes. Je propose de nommer cet apport "un point de vue en deuxième personne". C'est-à-dire la verbalisation de l'expérience en première personne d'un autre que celui qui mène la recherche. Alors que ce que l'on désigne comme un point de vue en troisième personne, est celui qui ne prend pas en compte l'expérience subjective du point de vue du sujet, et donc traite le sujet comme un objet sans réflexivité. Le paradoxe c'est qu'il est possible de mener une recherche sur un domaine qui relève de l'expérience subjective, par exemple la représentation imagée, sans jamais m'intéresser à l'expérience en première personne de comment je me donne des images, comment je peux ne pas y arriver, quelles sont les propriétés de ces images de mon point de vue etc. Cette manière de travailler, est caractéristique de la psychologie cognitive contemporaine qui ne mobilise que le point de vue en troisième personne.

Ce que cherche à valider la psychophénoménologie aura donc toujours statut d'énoncé. L'expérience elle-même n'est pas un discours. En valider la description, c'est valider le discours qui décrit cette expérience. Mais cela n'empêche pas de chercher à valider ce qui est en amont de cette description, c'est-à-dire les qualités méthodologiques de l'accès à cette expérience, mais aussi de valider les conditions même de la mise en mots (position de parole par exemple).

Reste à articuler cette approche avec la phénoménologie transcendantale ou la psychologie intentionnelle qui ne sont pas des disciplines empiriques, quoique leurs énoncés portent, pour une part, sur les mêmes objets de recherche que la psychophénoménologie.

Finalement, dans ce travail j'aboutis, une fois de plus, à la nécessité de clarifier les différences entre les enjeux de recherche relevant de différents domaines disciplinaires. Peut-être le dénominateur commun de la visée de l'expérience subjective, de l'intérêt pour la méthodologie d'accès (acte réfléchissant, réduction, renversement sémantique) occulte les différences basées sur des intérêts disciplinaires légitimement différents ? Peut-être serait-il souhaitable de réfléchir sur ce que pourraient être des programmes de recherches pluridisciplinaires basés sur ce genre de méthodologie. C'est une autre question de savoir si nous les réaliserons ou pas, ensemble ou pas, par convergence pluridisciplinaire ou pas.

Ainsi nous pourrions éviter de trop prendre le risque de poser les problèmes d'un point de vue de nulle part, avec l'absence de précision que cela pourrait entraîner...

Introduction

Il me semble hasardeux de traiter les problèmes de validation des résultats des analyses psychophénoménologiques de façon globale. C'est-à-dire sans différencier les types d'objets de recherche qui peuvent être visés par la méthodologie de l'acte réfléchissant. Car, je crois que depuis le début nous avons en tête, les uns et les autres, des objets de recherches, des types de résultats différents qui ne posent pas forcément les mêmes difficultés, et ne nécessitent peut-être pas des démarches de validation identiques. Ces différences d'objets de recherche étaient profondément implicites, enfouis dans les horizons d'évidence de nos formations disciplinaires respectives. Ils ne pouvaient être rendus manifestes qu'une fois les éléments de méthodologie commune suffisamment délimités (ce en quoi consiste la rédaction de l'ouvrage "L'accès à l'expérience") et une habitude de dialogue qui commence à éliminer les malentendus les plus grossiers et construit progressivement un langage commun.

Provisoirement, je ne vais pas prendre en compte cette variété potentielle des objets, pour traiter la question de la validation. Je vais le faire : de manière générale quant aux objets (peut-être, cela s'avérera à l'usage trop général), de manière détaillée quand aux aspects techniques de la validation,

Le fondement de ma réflexion sur la validation est de distinguer :

- Une validation intrinsèque ou interne, que je qualifierai de "vérité subjective" : ce que je décris en première personne est bien ce que j'aperçois dans mon accès réfléchissant. Qu'est-ce qui peut accroître la certitude que ce que je décris est bien le contenu de mon expérience ? Si ce n'était pas le cas qu'est-ce qui me permettrait de l'infirmier ? A cela s'ajoute, dans le cadre d'une interphénoménologie, la cohérence des points de vue en seconde personne que j'ai pu recueillir. Mais la validation intersubjective reste bien basée sur des points de vue en première personne, même s'ils sont multiples.

- Une validation externe ou extrinsèque, basée sur des données observables et indépendantes de l'accès réfléchissant. Quelles sont les données d'observation, les mesures, les indicateurs comportementaux, linguistiques, neurophysiologiques, qui permettent de valider ou infirmer la description psychophénoménologique ?

L'objectif est de pouvoir établir des corrélations entre description psychophénoménologique et indicateurs indépendants ; de pouvoir trianguler les données indépendantes pour délimiter un objet par la multiplication des points de vue ; de vérifier la compatibilité entre descriptions et propriétés du monde, entre descriptions d'un état initial et propriétés liées au changement ; de solliciter la cohérence des analyses psychophénoménologiques et celles d'autres cadres disciplinaires.

Mon approche de la validation se limite à l'horizon d'une recherche, d'une analyse ou d'un ensemble d'analyse, je ne prends donc pas en compte ce qui peut s'établir de manière plus large dans l'histoire et dans l'espace entre équipes de recherches différentes et dans la sédimentation de résultats de recherches issus d'une communauté de chercheurs travaillant depuis plusieurs années ou générations sur ce type de données. Comme ne manque jamais de le dire Francisco Varela dans les séminaires, c'est un des enjeux d'avenir que de constituer une telle communauté de chercheurs.

Le point de vue dans lequel je me place est psychophénoménologique, il n'opère pas de réduction transcendantale au sens de la voie cartésienne, il inscrit sa démarche de recherche dans la prise en compte de l'existence réelle des objets de recherche étudiés. En conséquence, cela lui ouvre la voie de validation externe comme moyen.

Alors que la philosophie phénoménologique conduite sous réduction transcendantale me semble renoncer dès le départ à cette possibilité. Ce serait inconsistant avec la visée même de ses analyses pour lesquelles le critère d'évidence, d'apodicticité serait nécessaire et suffisant.

Déjà ce préambule pose des questions qui sont à éclaircir entre nous et peut-être que les formulations en sont encore trop imprécises, j'esquisse cidessous le plan de rédaction qui me semblerait nécessaire de développer.

Je redonne tout de suite cidessus le tableau récapitulatif des questions méthodologiques, dans la mesure où les méthodes de validation (7) porteront aussi bien sur les accès (3), l'expression verbale (4), la qualité de la transcription écrite (5), les techniques de condensation (6), et bien entendu sur le langage public de présentation des conclusions (8).

- 1- VALIDATION INTERNE

Le noyau des problèmes de validation est le contenu de la description thématifiée suite à l'accès réfléchissant.

Mais tous les actes préparatoires (1,2), la réalisation même de l'accès (3), les modes de thématification (4) sont autant de temps où la question de la validation peut être posée pour essayer de vérifier que les moyens mis en oeuvre sont valides par rapport aux conditions de mises en oeuvre des actes qui sont mobilisés.

Si je transpose, ce n'est pas seulement la mesure en tant que résultat qui est à valider, mais par voie de conséquence l'ensemble des étapes et des conditions qui ont permis de produire cette mesure.

1.1 Validation des modes d'accès point (3) du tableau.

Si vivre son expérience subjective est facile et ne demande pas de compétence particulière, connaître cette expérience et la décrire sont une expertise dans la mesure où ce n'est ni spontané, ni facile, ni évident, d'y accéder sur un mode qui permette de la reconnaître et de pouvoir la décrire. C'est ce qui fonde la nécessité d'une rupture épistémologique comme je l'indiquais dès le début dans le bulletin précédent. Avant même de se poser des questions sur la valeur des descriptions, il faut donc interroger la valeur méthodologique de l'accès sur lequel elles seront fondées.

On peut aborder le repérage de l'accès à l'expérience subjective suivant trois indicateurs ou index dont l'appréciation sera elle-même le produit d'un nouvel acte réfléchissant de la personne qui a été en accès à son expérience. Cette évaluation se fera donc a posteriori dans un temps de questionnement sur l'acte d'accès. Pour les personnes les plus expertes, elles seront sensibles à ces points pendant le temps même de l'accès et s'auto-réguleront seules. Avec les techniques de l'entretien d'explicitation il sera possible de guider, de valider au fur et à mesure que cet accès respecte ces conditions.

a - index de singularité d'accès au vécu : temporel, spatial.

L'accès à un vécu est singulier, sinon il ne s'agit pas d'un vécu mais d'une classe de vécus. Une classe de vécus n'est pas un vécu. Ce n'est ni le même niveau logique ni le même statut ontologique !

Cette singularité peut s'apprécier en terme temporel : c'est ce moment là, je l'identifie comme étant effectivement unique dans ma vie. Ce caractère temporel ne suppose pas nécessairement la capacité à le situer sur le calendrier par le jour de la semaine, le quantième ou l'année. Ce qui est fondamental c'est la conscience de l'unicité de ce moment auquel j'accède. Et si ce n'est pas le cas, il est intéressant pour ce qui va être décrit de saisir la nature de la modification, imprécision, distorsion de cet index de singularité. Cet singularité peut ne pas être saisie sur le mode temporel, ce peut être encore une singularité de lieu, de circonstances.

b - index de présentification du vécu : vivacité, précision, complétude sensorielle de la présentification de l'accès aperceptif.

Dans la technique de l'entretien d'explicitation j'ai nommé "position de parole" la relation que le sujet entretient avec ce dont il parle au moment où il en parle. La notion de présentification est issue de la phénoménologie. En amont même de la mise en mots, elle désigne le degré de présence de ce qui est visé, le sentiment de réalité qu'il provoque. Ce point est particulièrement important pour l'accès rétrospectif (mais il ne faudrait pas pour autant oublier que nous ne sommes pas forcément présent au présent avec la même intensité, nous sommes très capables, sans difficultés particulières d'être absent de notre présent, endormi au moins partiellement à notre propre vécu actuel). L'entretien d'explicitation a montré qu'une forte présentification permet d'accéder à des niveaux de description très détaillés, très fins et facilite la mise en oeuvre d'une activité de rappel particulière décrite par les théories de la mémoire concrète (Vermersch P. 1994, chap 5 et Gusdorf G., 1951, Mémoire et personne(2), P.U.F., Paris). La présentification semble pouvoir être repérée par l'indication de reviviscence sensorielle de la situation passée.

c - index de remplissement

Husserl a dénommé intuition non pas un sentiment, mais une visée qui s'accompagne d'un plein remplissement, et d'une grande clarté. Je rappelle que vivre cette intuition est quelque chose de totalement implicite et familier que la viser comme propriété d'accès à l'expérience subjective est une expertise, ou le résultat rarissime d'une expérience où par exemple le rationnel est accepté comme cohérent alors qu'on est dans l'impossibilité subjective de l'accepter. La réduction qui fait apparaître cette intuition est alors la conséquence d'un manque.

Ce premier volet de la validation interne se base sur la méthodologie psychophénoménologique, mais au lieu de viser le produit de la description (comme on va le voir en 1.2), elle vise l'accès à l'expérience, condition préalable à toute description. Là encore, dans une logique d'amorçage, nous sommes obligés de nous servir de la méthodologie psychophénoménologique non encore pleinement formalisée et éprouvée (mise à l'épreuve) pour valider la démarche psychophénoménologique mise en oeuvre. En particulier ces trois index esquissent une description psychophénoménologique qui distinguerait à propos du même acte : le degré de singularité du vécu qu'il vise, la vivacité de sa présentification, le degré de remplissement des éléments décrits. On a déjà là l'esquisse d'une eidétique partielle mais généralisable.

1.2 Validation du contenu des énoncés descriptifs.

Sur la base de cet accès à un vécu, une thématization descriptive est produite.

Dans la perspective d'une validation interne ce que l'on souhaite est d'être sûr que ce qui est décrit est bien ce que la personne expérimente. Même dans un point de vue en première personne, je peux me poser la question : comment m'assurer moi même que ce que je dis, décris bien mon expérience subjective ?

Cela peut apparaître comme paradoxal : d'une part, en tant que vérité subjective, ce que je vis est ce que je vis, et c'est une vérité intrinsèque. A ce titre on peut légitimement poser l'autonomie de principe de la vérité subjective, rien ne peut la valider que l'évidence de la vivre et de le constater. Mais dans le même temps, je soutiens que je ne sais pas ce que je vis au sens où je ne dispose pas d'une connaissance discursive immédiate. Cette vérité subjective autonome est en même temps voilée pour moi même qui l'ai vécu. Viser ma vérité subjective est une entreprise qui se révèle technique, experte, qui peut rencontrer des savoirs écrans. Par exemple, si mon accès n'est pas singulier, s'il n'y a pas de véritable présentification alors au lieu de décrire mon expérience, je vais parler autour de mon expérience, je vais dire ce que je pense de mon expérience, ou ce que je crois à son propos, sans pour autant prendre conscience que je ne la connais toujours pas et que ce sentiment diffus d'intimité avec cette expérience n'en est pas une connaissance, mais seulement un "avoir vécu".

C'est révélateur de voir, quand on travaille avec des enseignants et des formateurs, que spontanément les conseils qu'ils donnent à leurs élèves décrivent ce qu'ils pensent qu'il faut faire et qu'ils ne découvrent qu'avec difficulté, et avec l'aide de l'entretien d'explicitation, ce qu'ils font eux, réellement, et qu'ils doivent d'abord reconnaître pour se l'approprier.

La métaphore qui me paraît particulièrement éclairante sur ces savoirs écrans est celle de l'apprenti dessinateur qui dans un premier temps va dessiner une table rectangulaire, comme il sait qu'elle est, avant de dessiner un trapèze pour se rapprocher de ce qu'il voit effectivement.

L'accès à notre monde intérieur, à nos vécus n'a pas de privilèges particuliers par rapport à notre connaissance du monde. Le réalisme naïf est autant présent dans l'attitude naturelle vis à vis du monde physique que vis à vis de la connaissance de notre expérience subjective. Piaget l'avait bien décrit, sans pour autant en exploiter les conséquences.

De plus la validation des énoncés descriptifs sera toujours à rapporter à l'objet partiel (ce que dans le schéma 1 ci contre j'ai noté, par exemple D1 description sous O, O étant un des objets de description possible) qui est visé dans cette description. Décrire un vécu, c'est choisir d'en décrire les éléments, les propriétés en référence à un point de vue, en référence à un type d'objets (sous O). J'y reviendrai dans la troisième partie, mais déjà je peux pointer que décrire le contenu du vécu, n'est pas en décrire l'acte par exemple. Décrire l'acte n'est pas décrire la tonalité émotionnelle qui était présente. Tout vécu a un nombre indéfini de propriétés, de facettes. Et toute description implicitement ou explicitement n'en vise et n'en thématise qu'une partie. C'est le propre d'un projet de recherche que de savoir quels sont les aspects qui sont visés (cela n'exclue pas une logique d'amorçage).

Dans ce qui suit les points a,b,c se rapportent au point de vue en première personne : propriétés d'une description, d'une personne : précision, complétude ; reproductibilité et fidélité d'une même description ; comparaisons parallèles et contrastées. Le dernier point d, aborde le point de vue intersubjectif et l'utilisation des descriptions en seconde personne.

a - précision, complétude des descriptions aperceptives,

Ces critères ne seront utilisables qu'à la mesure d'une élaboration méthodologiques de ce qu'est faire une description, de ce qu'est produire une eidétique bien construite, d'une clarification relative à chaque type d'objets visés, de en quoi consiste ses modes de temporalisation qualitative, en quoi consiste les différentes facettes selon

lesquelles il est possible de décliner les descriptions, d'une pragmatique, sinon d'une théorie des niveaux de granularité des descriptions possibles, des différentes échelles de descriptions.

Cela met clairement au centre de cette méthodologie la question de la description :

- la description comme pratique réglée : qu'est-ce que décrire ? qu'est-ce que produire une bonne description ? relativement à quelles exigences ?

- la description comme produit : Comment cerner des critères de complétude (relativement à quelle norme ?), des critères de précision, de granularité ?

- épistémologique : quelle est le statut de la visée descriptive dans sa signification épistémologique, en comparaison d'autres approches ou d'autres temps de recherche.

Cette discussion ne prend de sens que si l'on attribue une valeur à l'accès expérientiel et à la nécessité méthodologique d'en produire des descriptions pleines. C'est un des enjeux du débat qui pourrait s'amorcer à partir de mon texte (Vermersch P., 1996, Se référer, notes méthodologiques II, document GREX) avec les philosophes phénoménologues. Quand on travaille sous réduction transcendantale, ou sous réduction eidétique - on a-t-on encore besoin de se référer à l'expérience ? Si oui sur quel mode ? Quel est le statut des exemples ?

- métadescription : toute description singulière produite contient de façon immanente, explicitement ou pas, des catégories descriptives, des indicateurs ou des critères, des traits distinctifs permettant de mobiliser ces catégories.

On peut appeler ce niveau là une eidétique (ensemble des traits, des propriétés et des catégories mobilisés pour décrire un objet -une objectivité quelconque-, structure interne de ce type d'ensemble).

Pratiquer la démarche descriptive conduit inévitablement à se poser les problèmes méthodologiques inhérents à la cohérence, la structure, de l'eidétique. On peut considérer aussi que un premier niveau d'analyse des résultats est la production validée d'une telle eidétique.

C'est étonnant de constater que l'ensemble des recherches de psychologie phénoménologique américaine (école de Giorgi pour faire court cf. par exemple Giorgi A., (Ed) 1985, Phenomenology and psychological research. Duquesne University Press, Pittsburgh, US. et bien sûr toute la collection du Journal of Phenomenological Psychology) a accumulé des descriptions thématiques à travers des procédés d'analyse de contenu par reformulation et condensation (cf la présentation qu'en font Bachelor A., Joshi P., 1986, La méthode phénoménologique de recherche en psychologie. Les Presses de l'Université Laval, Québec.) sans avoir produit une réflexion sur l'eidétique mobilisée implicitement par l'accumulation de ces descriptions.

Comme si le souci de privilégier le sens de l'expérience vécue excluait toute réflexion théorique après coup sur la question générale : qu'est-ce que c'est de décrire une expérience ? Quelles sont les catégories d'informations qui sont pertinentes ? Que nous fait découvrir la structure de ces catégories pertinentes ? Est-ce la même pour toute expérience etc. Comme si le primat du respect de l'intrinsèque ne pouvait s'accompagner d'une sédimentation structurée des pratiques de recherches.

Bien sûr il y a la difficulté technique qui consiste à en savoir de plus en plus sur le genre d'objets sur lesquels on conduit des recherches et garder une vigilance contretransférentielle sur la manière dont on peut continuer à les accueillir dans l'acte réfléchissant.

On sait que c'est possible, tous les métiers de la relation s'y exercent journallement.

b - stabilité et reproductivité des descriptions intra sujets,

La stabilité dans le temps des descriptions est une approche importante de la cohérence interne et peut contribuer à valider ces descriptions par le degré de leur reproductibilité. Cf l'étude de Ancillotti JP et Maurel M., 1993, A

la recherche de la solution perdue. Collection Protocole n°4, GREX, Paris, dans laquelle un même sujet a été interviewé six fois sur une période de quinze mois dans le but de lui faire décrire à nouveau sa démarche de résolution d'un problème, qui elle-même avait été enregistrée en vidéo. Cela a permis de comparer la fidélité des descriptions successives (qui était étonnamment élevée). Plus la stabilité et la fidélité des descriptions seront élevées, plus la validité de ce qui est décrit sera élevée.

c - comparaisons intra subjectives : descriptions parallèles, cadre de contraste,

- J'appelle descriptions parallèles, le fait de demander une description sur une tâche strictement comparable quoique différente (cette dénomination vient de la méthode des tests dans laquelle un moyen de validation consiste à produire des tests parallèles pour effectuer des comparaisons avec les mêmes individus sans leur redonner la même tâche), ou à propos d'une question complémentaire sur la même tâche.

Par exemple, dans la tâche de mémorisation, une personne me donne une première description de comment il a procédé (avec des corrélats gestuels cohérents cf. plus loin sous 2), tout de suite après je lui pose une question complémentaire, imprévue, sur le matériel mémorisés et là tout de suite il peut vérifier s'il s'y prend de la même manière dans sa pensée privée (et moi j'ai pu observer qu'apparaissaient les mêmes corrélats comportementaux : mêmes gestes indiquant un chemin de lecture dur la grille évoquée en mémoire).

Cela ne constitue pas une garantie absolue en validation externe, mais corrobore fortement la description aperceptive.

- Créer un "cadre de contraste" c'est procéder à un recueil de données (ici de verbalisation) se rapportant à des situations comparables mais différentes au regard d'un critère de réussite. Par exemple, je vais comparer une conduite de mémorisation dans une situation où j'ai particulièrement réussi et une situation où j'évalue subjectivement que je n'y suis pas arrivé. Le contenu des situations peut être extrêmement différent, ce qui est important c'est qu'il s'agisse en structure de la même activité. Le contraste permet d'isoler des traits descriptifs qui n'apparaîtraient pas sans cet artifice pour accroître la dissociation fond / forme. La notion de "cadre de contraste" vient de la psychothérapie américaine.

(suite en page 6)

Il a été instrumenté de différentes manières par tous les grands créateurs de la PLN (fertilisation croisée de Dilts en référence à Bateson, recadrage par les sousmodalités Grinder, Bandler, Andreas, modèle TOTE etc.) Mais fondamentalement il rejoint la perspective fondatrice des méthodes comparatives, (cf les articles de l'encyclopédie avant guerre) illustrée très tôt par Piaget et la psychologie génétique, par Janet et la psychopathologie, par Jackson, Ombredane, Luria pour les pathologies neurologiques, par Khöler, Guillaume pour la psychologie animale, par toutes les approches inter culturelles etc.

d - comparaisons inter subjectives : à condition égales, descriptions égales, ou différences dont on peut rendre compte par une variable intermédiaire,

C'est un thème qui est apparu fréquemment dans de nombreux séminaires : pourquoi ne pas développer plus largement la validation intersubjective, que ce soit à propos des énoncés phénoménologiques ou psychophénoménologiques.

La pratique d'une forme de validation intersubjective repose sur les éléments méthodologiques abordés jusqu'ici : l'intersubjectif n'est pas beaucoup plus puissant que la force du témoignage individuel le plus faible.

Pour concevoir un travail de validation intersubjectif il faut une communauté de chercheurs experts ou une maîtrise suffisante de la médiation permettant de guider l'accès et la thématization de sujets peu experts.

L'intersubjectivité permettra de valider les invariants auxquels les analyses aboutiront, mais tout autant elle débusquera les variétés intra et inter individuelles et soutiendra de façon forte la clarification des objets de recherche.

Un peu d'intersubjectivité aurait évité à Sartre (de L'imaginaire par exemple) de généraliser certaines de ses analyses de façon manifestement abusive.

Pour le moment, nous n'avons que peu d'expérience pratique de la validation intersubjective, nous ne pouvons guère que l'imaginer, je subodore que des surprises tenant à la réalisation réglée de cette validation nous attendent.

1.3 validations des condensations, de l'eidétique.

L'élaboration des condensés.

L'étape précédente a produit des descriptions psychophénoménologique qu'il s'agissait de valider. Cette façon de présenter la démarche occulte l'ensemble des difficultés qu'il peut y avoir à passer des matériaux bruts d'un récit, d'une transcription d'entretien à des énoncés plus dépouillés et qui feront eux, effectivement, l'objet d'un intérêt de validation.

Les énoncés portant sur des vécus

Ces matériaux bruts ont leur propre organisation, il y a une temporalité narrative, qui n'a pas forcément à voir avec la temporalité de ce qui a été vécu (l'ordre d'énonciation ne reflète pas l'ordre de la temporalisation vécue, les étapes peuvent être fragmentées en plusieurs temps de la description. En même temps cet ordre narratif est extraordinairement prégnant au point que pour arriver à le briser, à ne pas en rester dépendant il y faut une réduction : l'attitude naturelle est de suivre la narration, l'attitude réduite consiste à viser la description du référent à travers son habillage linguistique, sa construction narrative.

Ainsi dans tous les matériaux descriptifs se rapportant à des vécus je propose de briser cette structure pour en rapporter les fragments aux étapes de la temporalité du vécu naturel (V1) lui même, à l'aide des filtres de la temporalité qualitative. dans le même temps je propose de distinguer les énoncés qui se rapportent au procédural, les énoncés qui commentent ce procédural, les énoncés qui ne sont plus indexables sur le vécu V1.

Les énoncés non temporalisés

Mais dès que l'objet de recherche n'est plus un vécu en tant que tempooobjet, les difficultés de traitement des protocoles sont très différents puisqu'il ne reste plus que la possibilité d'une analyse de contenu basée sur les occurrences d'énonciation et les noyaux sémantiques que l'on peut identifier. Giorgi (dans Giorgi A., (Ed) 1985, Phenomenology and psychological research. Duquesne University Press, Pittsburgh), sur ce type de protocole a proposé une méthode de condensation et de réécriture des énoncés bruts fournis par la personne dont on étudie l'expérience présentée par Bachelor et Joshi 1986. Le seul garde fou que je vois à cette direction méthodologique est ce que propose Maurice Legault dans sa propre pratique : c'est à dire opérer en petit groupe de chercheurs, coder séparément le protocole brut, puis confronter les codages jusqu'à un consensus inter subjectif.

Je reviendrai dans d'autres textes sur les problèmes posés par la condensation des objets temporalisés et non temporalisés.

Les validations des analyses.

a - cohérences logiques (dans l'esprit des variations eidétiques),

Le jeu de vérifications pour déterminer de manière logique si telle essence est effectivement indispensable à la définition de l'objet, sans quoi il ne serait plus ce qu'il est, demande une clarification de sa place dans une méthodologie de validation psychophénoménologique. Je n'en connais que des exemples scolaires un peu rebattus, toujours les mêmes. Probablement, comme le suggérait ND dans une conversation récente, il faudrait revenir sur ce en quoi consiste les variations eidétiques, et ce qui les valide.

b - cohérences typologiques, (catégories ou essences indépendantes, structures des couches de descriptions).

C'est vraiment un domaine à travailler ! On sait qu'il est important qu'il y ait par exemple indépendance dans la définition des catégories, repérage des plans de descriptions et homogénéité des dénominations (ne pas nommer en changeant de point de vue des entités appartenant à un même plan de description). Mais globalement, il faudrait avoir produit plus de résultats de ce type pour élaborer cette question.

1.4 Discussion d'ensemble de la validation interne.

La validation interne est première.

Elle est fondatrice par rapport à toute validation externe possible qui ne peut avoir qu'un statut complémentaire. Ce qui fonde un point de vue psychophénoménologique c'est la validation du contenu de l'expérience et sa description. Le premier enjeu est de valider les résultats de l'analyse en première personne.

Dans un second temps, dans le cadre d'un programme de recherche élargi, la priorité peut être donnée à l'objet de recherche visé par rapport auquel le point de vue psychophénoménologique n'est qu'une des composantes.

Dans cette validation interne ce qui semble prioritaire est le critère du remplissement intuitif (au sens de Husserl, pas au sens d'une émotion particulière).

Mais ce critère, doit lui même faire l'objet d'un acte de visée particulier pour identifier s'il est respecté. Je peux l'avoir vécu, sur le mode pré réfléchi et ne pas avoir porté mon attention sur ce point, il reste à le viser et à le thématiser. Là encore, une méthodologie psychophénoménologique est requise pour valider un index, permettant de valider les informations thématisées. Bien entendu, entre tous les points de validation que j'ai présenté il y a d'innombrables bouclages, effets anticipateurs et rétroactions. Dans le temps de la recherche, il y a entre ces différents points, d'innombrables interactions. Et donc au moment même où je valorise ce qui me paraît central à la validation interne je l'insère dans un système où les unités sont coagissantes.

2- VALIDATION EXTERNE

La notion de validation interne désigne une approche qui se base sur sa propre cohérence, la validation externe se rapporte aux moyens qui permettront de confirmer ou d'infirmer par rapprochement avec d'autres types de données. Le point important est qu'il s'agit de données en troisième personne, donc observables, publiques, et surtout de données dont le recueil est indépendant des verbalisations qui constituent le matériau des validations internes. Le principe des séries de données indépendantes les unes des autres est fondamental pour la validation externe

2.1 corrélats

La validation externe recherche d'abord des corrélats des descriptions de l'expérience subjective. Corrélats comportementaux de tout niveau (langagier, gestuels, posturaux, délais de réponses, résultats et traces de l'activité quand il y en a), mais aussi pouvant appartenir à toute approche instrumentée infra comportementale comme l'EMG, les mouvements des yeux, les enregistrements et images neurophysiologiques de tous types.

Mais cependant une longue tradition méthodologique montre que l'exploitation des corrélations est extrêmement périlleuse. La présence d'une corrélation ne peut être correctement interprétée que si l'on dispose d'une théorie qui justifie, donne sens à sa présence ou absence.

Corrélats des index d'accès et de position de parole.

a - indicateurs comportementaux de la position de parole :

décrochage du regard, ralentissement du rythme de la parole, modifications gestuelles, posturales, mimiques et variations congruentes des micro indicateurs (respiration, couleur de la peau, éclat du regard),

b - indicateurs linguistiques :

absence d'indicateurs de planifications (par exemple pas de préface), d'indicateurs de généralisations / cas particuliers, corrélats thématiques visant bien une situation spécifiée, absence de certaines modalisations (en particulier épistémiques), présence du "je", de la première personne, expression de vocabulaires sensoriels ...

Corrélats neuro physiologiques

Voir les innombrables travaux sur les enregistrements EEG, puis sur la neuroimagerie, ainsi que l'exploitation de la neuropathologie (Luria, Damascio, Shallice par exemple).

2.2 Compatibilité

Compatibilité avec les propriétés du monde.

Quand la description aperceptive vise un objet du type "déroulement d'action", dans la mesure où cette action se rapporte à un but productif, clairement finalisé, tout ce que dit la personne peut être rapporté au fait de savoir si c'est compatible avec la réalisation effective de la tâche compte tenu de ses contraintes d'exécution (temporelles, logiques, causales). Plus ces contraintes sont fortes plus le chemin d'exécution est univoques, et plus il est facile de cerner la compatibilité entre ce qui est dit et ce qu'il est possible de faire. De ce point de vue, on est dans la logique de l'enquête policière, tout ce qui est dit doit être compatible avec sa réalisation matérielle, temporelle, logique. Établir qu'il y a eu préméditation à quelque degré que ce soit va se baser sur des preuves matérielles, des descriptions comportementales.

C'est même l'intérêt qu'il peut y avoir à se donner des objets de recherche qui s'inscrivent dans l'activité, dans l'interaction finalisée du sujet avec le monde, pour pouvoir corroborer les propriétés de ce qui n'est accessible qu'en première personne avec les propriétés des résultats et des procédures de l'activité.

Il doit y avoir au moins compatibilité.

Compatibilité avec les effets des changements induits.

Je peux décrire un aspect de l'apprentissage de la mémorisation des partitions comme codage apercéptif sensoriel :

- la pianiste x se représente l'image visuelle de son clavier et de chaque touche sur laquelle elle appuiera, elle voit ses mains le faire au fur et à mesure qu'elle s' imagine jouer son morceau avec l'indication précise du ou des doigts qui jouent ; elle met en oeuvre se faisant des signifiants internes de type "image visuelle", mais non pas image visuelle des signes musicaux en laquelle est écrite la partition, ni l'image visuelle du nom des notes qu'elle pourrait solfier en même temps.

Cette description est le produit d'un accès apercéptif.

Je peux examiner en validation interne ce qui l' assure.

Mais si dans cette description je m' aperçois que certains codages sensoriels manquent (ah, elle n'utilise pas la visualisation des signes musicaux et même pas la visualisation globale des pages) ou sont fragiles (elle ne peut pas avoir une vision apercéptive suffisamment continue et précise) ou ne sont pas mobilisés à bon escient (elle continue à essayer de s'en servir dans les traits rapides ce qui est fonctionnellement impossible), le fait de proposer des exercices portant sur ces aspects ou supposant pour être accompli une mobilisation différente de ces aspects, va me permettre de vérifier le bien fondé de la description de ces "inobservables" en explicitant la traduction comportementale des effets attendus, qui seront eux-mêmes observés à travers la temporalisation de la rééducation.

Donc toute situation d'aide au changement basée sur les descriptions apercéptives est un moyen de validation potentiel de ces descriptions.

Inversement si je veux valider une description apercéptive, je peux me mettre en projet d' imaginer une tâche, une question qui pour être réussie, atteinte suppose la mobilisation des aspects décrits, ou en rende la réussite impossible ou difficile si ce sont ces aspects qui sont utilisés.

2.3 Cohérences

Cohérence avec les données comparatives ontogénétiques, pathologiques (psychiatriques et neurologiques), inter culturelles.

Il reste important de rappeler que toute recherche s'inscrit dans un tissu d'autres recherches qui n'en partagent pas la méthodologie, qui appartiennent à d'autres époques, voire à d'autres disciplines. De plus on peut penser qu'au fur et à mesure que la communauté de chercheurs experts en matière de méthodologie psychophénoménologique se développera la cohérence de l'ensemble se resserrera par appuis mutuels.

3- Validations et types d'objets de recherche.

3.1 L'entrée en méthodologie : le séminaire psychophéno 95/96.

Dans la préparation du séminaire psychophéno de l'ENS Ulm, différents supports de pratique expérientielle ont été envisagés. Mon expérience psychophénoménologique et ma pratique d'animation des stages de formation à l'entretien d'explicitation m'ont conduit à proposer des tâches faciles, connues pour leurs effets de prise de conscience sur les questions méthodologiques, mais véritables objets de recherche quand même.

Déjà, je suis allé trop vite, au risque d'occulter des choix déterminants.

Le premier choix a été de proposer un travail sur tâche. Donc, inscrit dans une activité finalisée, produisant des résultats observables et suscitant quelques indications comportementales (traces et observables).

Ce faisant je délimitais temporellement et thématiquement le champ d'observation commun à tout le groupe (la réalisation d'une tâche) : il y a un début et une fin, un déroulement d'actions, un but, un résultat.

Chacun de ces aspects a le mérite :

- 1) d'être présent, ce qui ne serait pas forcément le cas de tous les objets de recherche et,
- 2) d'avoir peu ou prou une traduction comportementale, donc des éléments observables permettant la validation externe et la mise en relation avec la validation interne.

Par ailleurs, il s'agit bien d'un exemple ayant du sens par rapport à l'élaboration d'une psychophénoménologie des activités cognitives : étudier l'étape d'apprentissage dans une conduite de mémorisation. Enfin, c'est le genre d'exemple que l'on rencontre couramment dans les ouvrages contemporains de philosophie de l'esprit se donnant des analyses phénoménologiques, voire hétéro phénoménologique à bon marché (sans méthodologie réglée). Au point qu'une des tâches en est directement tirée cf. Dennet D.C., 1993, La conscience expliquée. Odile Jacob, Paris. l'exemple de la page p 361 figure 9.4. Avec, sans doute l'arrière pensée de faire contraste entre ce que nous pouvons décrire et ce qu'il en donne.

Cette activité sur tâche est suffisamment temporalisée pour être aperceptivement observable (pensez que certains chercheurs en psychologie se sont mis à cinq pour essayer d'observer les corrélats comportementaux de la réponse à un temps de réaction, quasi instantané pour l'oeil, inférieur à la seconde - anecdotes rapportée par M. Reuchlin sur ses activités de jeune chercheur-). Ce support de tâche n'est ni trop court, ni trop long (conduite s'élaborant sur plusieurs mois ou années).

Mais de plus, j'ai choisi une activité articulée. C'est à dire qu'elle se compose de segments de comportements, d'actes mentaux et d'objets visés qui se discrétisent spontanément de façon évidente et donc : 1) seront relativement facile à observer, 2) mais aussi seront facile à nommer et donc à décrire.

Ouf ! Il en faut du soin pour effacer les difficultés ! Et encore, j'ai évité toute tâche inscrite dans une spatialisation tridimensionnelle pour la quelle la verbalisation est quasiment impossible (décrire du macramé ou une figure de gymnastique). J'ai évité toute tâche s'inscrivant dans un continuum dont la segmentation aurait posé des problèmes insolubles de critères.

Ce que je suis en train de repérer ici c'est le mode d'entrée dans la définition d'un objet de recherche psychophénoménologique, je privilégie les conditions de :

- travail sur tâche,
- finalisé,
- résultat observable,
- indications comportementales de l'exécution,
- suffisamment temporalisé,
- suffisamment articulé,
- se discrétisant de façon spontanée.

J'ai donc essayé de simplifier l'accès (la visée présentifiant le vécu naturel), l'activité aperceptive, la thématization et les moyens de validation. Même ainsi, le séminaire a montré que sur cet objet de recherche défini globalement, un retour sur les descriptions fournies permettait de montrer une dizaine d'objets de recherche possibles suivant la visée descriptive. Et pour chaque objet potentiel, la question de l'utilisation d'un langage descriptif qui permettrait d'en parler, se pose (thème du séminaire de mars).

Ce dispositif est un moyen terme entre un vrai travail de recherche et un médium pédagogique. Il me paraît, indirectement, révélateur de tous les problèmes à résoudre avant même de penser validation de l'analyse psychophénoménologique. Par rapport à mon premier texte sur le cadre méthodologique général (été 95) cette réflexion pointe sur le lien réciproque entre détermination de l'objet de recherche et procédures de validation.

3.2 La famille des objets cognitifs : gestes mentaux.

Dans mes exemples, les objets de recherche visés relèvent de la catégorie des "gestes mentaux" (le terme a été inventé par A. de La garanderie, il est trop judicieux pour ne pas être repris) : apprendre, se rappeler, de représenter une droite de visée (tâche de Dennet), ou, plus délicat : l'acte d'évocation, comment je m'y prends pour accéder à la position intérieure où je sais écouter l'autre presque sans interférence.

Ces objets se prêtent bien à une inscription dans une tâche finalisée pour en étudier des occurrences singulières effectivement vécues. Leur analyse peut apporter directement une contribution à l'activité cognitive privée et aux nombreuses applications que cela engendre (rééducation, remédiation, formation, entraînement etc.). Leur clarification est même essentielle au fondement de la méthodologie psychophénoménologique, puisque la définition des index de présentification, d'accès singulier, de clarté du remplissement intuitif sont bien des gestes mentaux cognitifs dont il faut faire la psychophénoménologie pour pouvoir mieux valider le témoignage de ceux qui les rapportent.

Mais les gestes mentaux se référant à des gestes mentaux (l'acte d'évocation par exemple) quoique appartenant à la même famille d'objets cognitifs présentent des difficultés d'accès supplémentaires. Les viser (à la différence de les vivre) suppose d'avoir expérimenté une réduction : celle qui dans une conduite cognitive distingue entre 1) le contenu de la conduite, c'est-à-dire l'objet sur lequel elle porte et le but final qu'elle sert et 2) l'acte lui-même.

Dans l'étude de l'acte d'évocation certaines personnes n'ayant pas opéré cette réduction ne pouvait fournir d'autres descriptions que celle du contenu évoqué, ce à quoi se rapportait l'acte d'évocation. La possibilité de viser l'acte, leur était inconcevable. Mais si l'on veut travailler à la description des positions aperceptives, il faut en plus distinguer du contenu et de l'acte, les positions égoïques.

De manière complémentaire aux difficultés d'accès, il n'est pas sûr que, sans préparation, nous ayons les moyens cognitifs et linguistiques pour nommer ce en quoi consiste l'acte d'évoquer. La description un peu fine d'un acte de ce type, avant même d'en penser la validation, suppose de concevoir comment il est possible d'en parler. Avec quels mots ? Quelles catégories ? Quels en sont les éléments différenciables ? Comment fragmenter la description ? Sur quels aspects ? Décrire suppose de discriminer, de dissocier figure / fond pour segmenter des unités descriptibles.

La recherche, là, se fait créatrice du chemin linguistique que d'autres pourront parcourir ensuite.

Nous trouvons aussi ce type de difficultés quand nous voulons décrire plus finement les actes élémentaires qui composent les actes cognitifs étudiés. Par exemple, avec la tâche de Dennet, plusieurs personnes disent se représenter qu'elles changent mentalement de position. Arrêtons-nous sur ce "changer mentalement de position", ce niveau de description ne nous informe pas de grand chose, il y a donc peu à valider ! Tout au plus cela peut permettre de différencier entre ceux qui ne font aucun déplacement mental et aussi ceux qui font tourner mentalement l'objet plutôt que de se déplacer mentalement. Qu'est-ce que cela serait de décrire plus soigneusement, de manière plus détaillée, l'acte "de changer mentalement de position" ? Sommes-nous déjà face au mur de l'indicible ? Mais avant de se lamenter et de renoncer, on peut faire le constat de l'absence d'échec à produire une telle description. Tout simplement parce que nous n'y avons pas encore été confronté de manière sérieuse. C'est tout le suspense du séminaire de mars. Si nous présentions à nouveau le moment où nous opérons cet acte et en maintenons l'accès aperceptif quels sont les mots, les indications, les aspects qui apparaissent ? Le vrai travail psychophénoménologique est en réalité encore à faire. Par exemple, décrire attentivement la temporalisation de l'acte mental de changer de position, son mode de déploiement (instantané, progressif, tout constitué, se constituant par étape etc). Tout vécu d'acte peut être abordé avec les grilles de description de la temporalité qualitative, avec les niveaux de fragmentation de cette description, avec la description des sous modalités etc.

L'intersubjectivité peut être un des moyens de validation, il peut aussi être le moyen pour inventer une description, je veux dire créer la manière et le langage pour le faire là où cela n'a pas encore été fait.

Mais cet exemple relève d'un niveau de définition d'objets de recherche psychophénoménologiques encore relativement grossier. La tradition de la présence attentive nous rappelle la possibilité de s'intéresser à des objets plus fins qui ne trouvent pas toujours une traduction immédiate dans le cadre des sciences cognitives actuelles, (c'est le travail de Varela, Thomson, Rosch 1993 que de créer un pont entre ces deux mondes) mais dont on peut, à partir de la psychophénoménologie, percevoir la pertinence par rapport à l'étude de la cognition, mais aussi l'avance théorique et méthodologique cf. Varela F., Thompson E., Rosch E., 1993, L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine. Seuil, Paris.

[C'est un point qui me paraît fondamental à développer plus amplement. L'enjeu est d'articuler non seulement la méthodologie de l'acte réfléchissant avec la "méthodologie" de la présence attentive, mais de pouvoir aussi articuler les objets de recherches potentiels et actuels. Je tente un peu plus loin la mise en place d'un cadre de rapprochement des objets de recherche. La difficulté pour le faire et qu'il faut à la fois avoir une compréhension (donc une expérience vécue) de l'Abhidharma, mais aussi avoir une compétence en matière de psychologie cognitive.]

Par exemple des questions comme : comment s'opère la naissance d'une pensée (cf. par exemple Trungpa C., 1981, (1975), Regards sur l'Abhidharma. Editions Yiga Tcheu Dzinn, Toulon sur Arroux) ? Ou bien : y a-t-il en amont de toute pensée un climat émotionnel qui l'oriente, la détermine ? Ou tout au moins une "couleur"

qualitative (cf les descriptions de S. Jourdain) antérieure à la pensée elle-même ? Quand on prend connaissance de la description du processus de perception produite par la psychophénoménologie bouddhiste (Govinda A., 1961, *The Psychological Attitude of early Buddhist Philosophy*. Rider, Londres. p 134142) on peut mesurer la distance en expertise pour mener ce genre d'analyse.

Quelle est la compétence, experte, qui permettrait de produire le geste intérieur d'accès à l'expérience de telle manière que nous puissions y répondre ? La tradition de la présence attentive qui en atteste la possibilité donne le sens de l'horizon de compétence mobilisable et de l'ampleur de la temporalisation de sa construction. En ce sens, elle est irremplaçable pour donner une compréhension à nos tentatives, même si elle ne semble pas avoir produit d'analyse directe des gestes cognitifs sous l'angle où nous le faisons actuellement.

La suite d'exemples que je viens de donner esquisse en trois niveaux de finesse croissant des objets de recherche appartenant, à première vue, à une même famille : les gestes cognitifs.

Le premier niveau (V2 dans le schéma) est le plus facile à viser. C'est celui de la description macroscopique d'un acte cognitif finalisé, dont la temporalisation est déployée au moins à l'échelle des minutes. Je la qualifie de macroscopique, dans la mesure où les unités descriptives les plus fines (une prise d'information, le déclenchement d'une identification par exemple) n'est pas elle-même décomposée. A ce niveau si j'étudiais les activités perceptives se serait à l'échelle d'une tâche de lecture, d'une tâche de dessin, pas d'une perception élémentaire. L'accès à cette expérience macroscopique suppose au moins une réduction réfléchissante (sur l'acception du terme réduction en psychophénoménologie cf. Vermersch P., 1996, *Tentative d'ascension directe à la réduction : relation d'une expédition conceptuelle en terre philosophique*. Document GREX.)

Le second niveau (V3 dans le schéma 2 page 5) est homogène au premier du point de vue de l'échelle de description : il est macroscopique de la même manière. Il vise "une conduite visant une autre conduite", il s'agit donc d'un acte cognitif au second degré. Son accès suppose une réduction méta réfléchissante et une bonne stabilité de la visée aperceptive. Il est méta au double sens de prendre pour objet "un acte se rapportant à un acte : par exemple l'acte d'évocation), et au sens où le vécu réfléchi doit déjà être présent pour que ce niveau ait un objet sur lequel s'appliquer (pas de V3 si V2 n'a pas été opéré).

Le troisième niveau est celui de la visée des événements cognitifs élémentaires, en ce sens on peut le qualifier de "niveau microscopique" ou "niveau d'analyse en composants primitifs" (cf Varela et al p 169175). Il vise la description d'un moment élémentaire appartenant à un des niveaux précédents. Varela et al en donnent plusieurs exemples cf chapitre 4 en particulier, les développements sur le cadrage temporel élémentaire. L'auteur insiste sur le fait qu'en référence à la présence attentive on peut constater que ce niveau d'analyse descriptive est accessible à l'aperception, même si son accomplissement suppose une stabilité aperceptive très experte et une réduction ... (comment la qualifier ? primitive ?).

A chacun de ces niveaux peuvent s'ouvrir des objets d'analyse qui n'appartiennent pas nécessairement au même plan de réduction :

Par exemple, le premier niveau (V2), qui est donc la description (D1 sous O) d'un vécu naturel (V1), suppose bien la réduction réfléchissante ou réduction phénoménologique (viser un vécu sur le mode réfléchi, et donc suppose de quitter le sol du vécu naturel), mais le naturel retrouvé à ce niveau réfléchissant est de porter son attention sur le contenu. Au sein de la réduction réfléchissante peut s'opérer une réduction à l'acte (transcendantale ?), mais aussi une réduction à l'ego : dans le vécu réfléchi quel est la position de l'ego ? Cette dernière réduction est incroyablement implicite et cachée dans les évidences du contenu et même de l'acte. Il s'agit bien d'un autre palier réductif.

Autre exemple. Dans le premier niveau de réduction réfléchissante, la visée du contenu qui se fait si naturellement peut aussi se scinder : moyennant une nouvelle réduction que l'on pourrait qualifier à juste titre de réduction structurale (!). On a alors d'une part la visée réfléchissante "naturelle" du contenu du contenu (son thème) et la visée sous réduction structurale de la texture sensorielle du contenu (modalités sensorielles des signifiants internes, sous modalités et sous modalités critiques).

La famille des "gestes cognitifs" partage la propriété globale d'être des tempooobjets (terme utilisé par Husserl pour désigner des objets par rapport auxquels le déploiement dans le temps leur est inhérent). C'est un point méthodologique important puisque toute description devra rendre compte de la temporalité (description du déroulement) et du mode de temporalisation (par exemple dans l'acte d'évocation le caractère immédiat, progressif, partiel, global de l'émergence de l'évoqué. cf Vermersch P., 1995, L'évocation : un objet de recherche ? Bulletin du Grex, n°8, 48).

Un point qui mérite d'être souligné est l'indépendance fonctionnelle de ces trois niveaux de descriptions. La connaissance fine du niveau des "composants primitifs" ne donne pas l'intelligibilité du fonctionnement "macroscopique" des actes composés. Bien sûr il y a une cohérence d'ensemble le premier n'est pas étranger au second, mais la relation me paraît (métaphoriquement) être du type atomes/macromolécules : un certain nombre de propriétés des macromolécules s'expliquent par les propriétés du niveau de description atomiques. Mais je peux travailler avec les macromolécules sans me référer au niveau de description sous jacent (j'espère que ma métaphore tient la route, je ne suis pas spécialiste des macromolécules). Dans un autre langage, on se retrouve dans une indépendance de fait : comme entre le procédural et le déclaratif ; je peux savoir faire quelque chose efficacement sans pour autant comprendre les lois qui rendent possibles ce que je fais : allumer la télévision, calculer une valeur de vitesse de coupe etc. Pourtant c'est bien le niveau déclaratif qui justifie l'efficacité de ce que je fais. Inversement je peux maîtriser les connaissances déclaratives et ne pas savoir me servir d'un appareil qui pourtant les mobilise pour fonctionner.

L'indépendance du niveau de description "primitif" et "composé" montre aussi que les outils méthodologiques développés pour atteindre le premier (la présence attentive) sont dans le principe les mêmes que ceux qui visent le second (qui peut le plus peut le moins, en principe) en plus développés. Mais que pratiquement la motivation qui a présidé au développement de la présence attentive et qui l'a orientée vers une analyse des composants primitifs s'est accompagnée d'une absence d'intérêt et de pratique pour la description des innombrables facettes du niveau cognitif macroscopique fait qu'ils demanderaient une adaptation pratique pour s'adapter au changement d'échelle et de contenu. La technique de l'entretien d'explicitation est complètement adaptée à la description du niveau macroscopique et métascopique (!) puisqu'elle s'est construite sur la description de ces niveaux. Par contre, elle n'est que potentiellement utilisable pour le niveau microscopique. Essentiellement parce que la technique de médiation (pas de lapsus ! vous avez bien lu médiation pas méditation) facilitant l'accès - guidage vers un vécu singulier, accompagnement dans la présentification de ce vécu, relance sur l'explicitation des aspects de la description encore pré réfléchis- serait bien insuffisante pour obtenir la stabilité de l'attention que nécessite la visée et la description du niveau des composants primitifs. Stabilité et expertise qui doivent être acquises par celui la même qui opère l'acte réfléchissant et que ne saurait apporter une médiation ponctuelle.

Différentes entrées pour définir des objets de recherche.

Entrée par les actes

L'entrée que je viens de détailler et qui m'est la plus familière est celle des actes cognitifs, ou gestes mentaux. Mais on pourrait entrer par une autre famille d'objets de recherche par exemple celle de l'émotion.

Je ne suis pas sûr que des énoncés se rapportant à l'objet "émotion" (cf. la problématique de J. Tristan) ou de manière générale "description d'un état" posent les mêmes problèmes d'accès et de thématisation, donc de validation que l'étude des actes cognitifs. Qu'est-ce que connaître son émotion ? Qu'est-ce que viser l'aperception d'un "état émotionnel", d'un "climat émotionnel", d'une couleur ou d'une tonalité émotionnelle ? En quels termes, avec quelles catégories, vaton en opérer la description ? Comment en opérer la validation ?

En particulier, pourraton trouver des corrélats comportementaux permettant de déployer une validation externe ?

Dans ces deux entrées (actes et état) il y a une unité (peut-être hypothétique) de statut d'objet : actes cognitifs, états émotionnel. Pour aller plus loin il faudrait avoir élaborer une ontologie de ces différents objets. Ce peut être le produit d'une analyse idéelle préparatoire, ce peut être le résultat d'un ensemble de programmes de recherche

qui aboutiraient à des distinctions ontologiques impératives. Par exemple comment situer des objets comme les croyances, l'identité et donc comment les viser, les décrire, en valider l'analyse ?.

Entrée par les situations ou les thèmes d'expérience

On peut concevoir des entrées thématiques ou situationnelles à propos desquelles la difficulté première est de se demander précisément comment elles vont se traduire en objets de recherche ?

Par exemple de nombreuses recherches actuelles ou récemment réalisées mobilisent une entrée définie par un thème d'activité : l'activité des conseillers pédagogiques, l'apprentissage des partitions chez les pianistes, la connaissance de ses propres manières d'apprendre, la pratique des soudeurs. D'autres visent un thème d'expérience : l'expérience d'avoir été victimisé, l'expérience du chaos chez les créateurs, la création chez les peintres concrets contemporains, l'expérience de la solitude, le sommeil ; ou un thème théorique : la conscience intime du temps, les synthèses passives.

Ce mode d'entrée pose des problèmes de délimitation des objets de recherches visés, du repérage des vécus qui les incarnent, des plans de description auxquels on se cantonne, et même en amont une analyse de ses plans de descriptions possibles.

Conclusion provisoire

Au terme de cette esquisse ce qui m'apparaît le plus fondamental est le caractère auto validant de la méthodologie psychophénoménologique.

1 - Le noyau de la démarche est l'acte réfléchissant c'est-à-dire l'acte qui permet l'accès à l'expérience. Sa validation repose sur un critère interne au point de vue en première personne : l'évidence, la clarté du remplissement intuitif.

La clarification méthodologique des moyens et des conditions de mise en oeuvre de cet accès peuvent en confirmer (ou pas) la validité.

La clarification méthodologique des moyens de production et des propriétés linguistiques des thématisations descriptives peuvent corroborer que ce qui est décrit est bien ce à quoi la personne accède en première personne.

L'ensemble des indicateurs en troisième personne permet de valider cette thématisation. Elle ne peut remettre en cause l'expérience elle-même. Ce à quoi la personne accède est ce à quoi elle accède. La vérité subjective (propre au sujet) ne peut être remise en cause par des indicateurs en troisième personne. Elle peut être étayée ou rendue suspecte par les index subjectifs en première personne, corroborée ou relativisée par des données en seconde personne.

Mais, si tout énoncé en première personne est une vérité subjective, il ne faut pas se tromper sur ce dont il est la vérité subjective : puisque cet énoncé peut relever de ce que le sujet croit de son expérience (c'est la vérité de sa croyance), sur les théories naïves se rapportant au type d'expérience qu'il a fait (c'est la vérité de sa compréhension, de ses connaissances), cet énoncé peut relever enfin de ce dont il opère le réfléchissement dans l'accueil à l'expérience que constitue l'acte réfléchissant.

On peut encore travailler la question de la validation en abordant d'autres critères que celui de vérité :

* Une description peut être vraie, mais incomplète. Au regard de quels critères bien sûr ? Mais même avec seulement un embryon de méthode descriptive il est facile de détecter les vides, les implicites, les absences. C'est hélas le lot commun des travaux de recherche (demandez aux thésards !) que de se rendre compte après coup des informations qui leur manquent. Cela peut rendre nécessaire la médiation d'un autre dans l'accès, comme dans la thématization.

* Une description peut être vraie, mais trop générale. Elle demanderait de prendre en compte une granularité de la description plus fine et ce serait seulement une fois produite cette description plus fragmentée que la question de la vérité de ce qui est décrit se pose.

* Une description peut être vraie, mais amalgamer des points de vue différents, des propriétés appartenant à des plans de description différents, des visées différentes et créer de la confusion sans être intrinsèquement fautive.

* Une description peut être localement vraie et les termes qu'elle mobilise se trouver faux ou inexacts relativement à un autre point de vue.

2 - Si le noyau de la démarche est l'acte réfléchissant alors le noyau de toute méthodologie psychophénoménologique est un acte cognitif. Si le noyau repose sur la pratique réglée d'un acte cognitif alors la psychophénoménologie des actes cognitifs est à la racine de sa propre méthodologie quelle que soit l'entrée choisie pour orienter sa recherche (acte, état, situation, macro, méta, micro).

La conséquence de cette donnée est qu'aucune recherche psychophénoménologique ne peut faire l'économie de l'analyse de l'acte réfléchissant puisqu'il constitue l'accès à l'expérience. C'est vrai de l'accès à des états émotionnels, ce sera vrai de l'accès à quelque expérience ou thème de vécu quel qu'il soit.

Il me semble que les recherches américaines de psychologie phénoménologiques en cherchant à viser le sens de l'expérience pour la personne, occulte le fait que ce que cette personne exprime elle le fait à partir d'un acte cognitif d'accès à ce dont elle parle. Et que si cet acte n'est pas clarifié dans sa mise en oeuvre (guidage, questions, médiations, technique d'écoute et d'entretien) ces recherches risquent de se baser sur des matériaux qui ne sont pas validés dans leur mode de production en première personne. Ainsi le respect pour ce qui a été dit, par les chercheurs qui l'analyse après coup, ne suffit pas à valider le sens de ce que l'on énonce en conclusion. Pas plus que le simple fait que le patient s'exprime ou pleure ne saurait satisfaire un psychothérapeute par rapport à la qualité de l'accès à l'expérience traumatique. Procéder sans instruments critiques sur le mode de production des verbalisations (sur le mode et la qualité de l'accès à l'expérience sur lequel elle se base) serait alors méthodologiquement insuffisant.

Il n'y aura pas de psychophénoménologie réglée, donc validable sans l'analyse psychophénoménologique des actes qui servent à la constituer.

Qu'en pensez-vous ?

Dans le prochain bulletin je développerai quelques exemples de problèmes de validation à partir de différentes recherches effectivement réalisées. J'ai bien conscience que cet article est abstrait et d'une lecture probablement assez difficile, en particulier pour ceux qui n'ont pas d'activité de recherche. Pour ceux qui mènent des recherches je souhaiterais vivement qu'ils examinent dans quelle mesure ce schéma global des problèmes de validation les interpelle, en quels points il leur paraît insuffisant, incomplet, inadéquat au regard de leurs préoccupations de recherches.

